le nomma officier le même jour. Le grand Condé prenait plaisir à rapporter ce fait, comme la plus belle action de soldat dont il eût jamais ouï parler.

41. L'aveugle et le paralytique.

Aidons-nous mutuellement,
 La charge des malheurs en sera plus légère ;
 Le bien que l'on fait à son frère,
 Pour le mal que l'on souffre est un soulagement :
 Confucius l'a dit : suivons tous sa doctrine.
 Pour la persuader aux peuples de la Chine,
 Il leur conta le trait suivant :
 Dans une ville de l'Asie
 Il existait deux malheureux,
 L'un perclus, l'autre aveugle, et pauvres tous les deux.
 Ils demandaient au Ciel de terminer leur vie ;
 Mais leurs vœux étaient superflus :
 Ils ne pouvaient mourir. Notre paralytique,
 Couché sur un grabat dans la place publique,
 Souffrait sans être plaint ; il en souffrait bien plus.
 L'aveugle, à qui tout pouvait nuire,
 Était sans guide, sans soutien,
 Sans avoir même un pauvre chien
 Pour l'aimer et pour le conduire.
 Un certain jour il arriva
 Que l'aveugle à tâtons, au détour d'une rue,
 Près du malade se trouva ;
 Il entendit ses cris, son âme en fut émue.
 Il n'est tel que les malheureux
 Pour se plaindre les uns les autres.
 « J'ai mes maux, lui dit-il, et vous avez les vôtres ;
 Unissons-les, mon frère, ils seront moins affreux.
 — Hélas ! dit le perclus, vous ignorez, mon frère,
 Que je ne puis faire un seul pas ;
 Vous-même vous n'y voyez pas :
 A quoi nous servirait d'unir notre misère ?
 — A quoi ? répond l'aveugle ; écoutez : à nous deux
 Nous possédons le bien à chacun nécessaire ;
 J'ai des jambes, et vous des yeux ;
 Moi, je vais vous porter ; vous, vous serez mon guide ;
 Vos yeux dirigeront mes pas mal assurés ;
 Mes jambes à leur tour iront où vous voudrez.
 Ainsi, sans que jamais notre amitié décide
 Qui de nous deux remplit le plus utile emploi,
 Je marcherai pour vous, vous y verrez pour moi. »

FLORIAN.